

Académie de l'École professorale de Paris

Séance du 4 décembre 2019

« Que peut (encore) la littérature ? »

POUR LANCER LE DÉBAT...

Hubert Aupetit

« Que peut encore la littérature ? » La réponse tient dans ce qu'on attend d'elle. Si la littérature est une forme imprimée de divertissement, à vocation commerciale, pouvant donner lieu à toutes sortes de transpositions audiovisuelles (e-books, films, séries, lectures audio...), elle a de beaux jours devant elle. Disant cela, on sent bien qu'on ne saisit pas tout ce qu'a pu donner et donnera encore la littérature à ceux qui l'aiment pour elle-même. Dans le prologue de *Gargantua*, Rabelais comparait ses livres aux silènes, ces enveloppes servant à abriter les statues des dieux :

« Ouvrans ceste boyte, eussiez au-dedans trouvé une celeste et impreciable drogue : entendement plus que humain, vertus merveilleuses, couraige invincible, sobresse non pareille, contentement certain, assurance parfaite, deprisement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent. »

S'il y a sans doute beaucoup de silènes vides dans la surabondante production éditoriale contemporaine, il n'y a pas à douter qu'il en est dont on puisse tirer quelque moëlle, mais surtout nos bibliothèques en sont pleines. Le problème devient double, à la fois historique - tous les textes qui ont nourri notre civilisation l'ont fait des années, parfois des siècles après leur rédaction -, et humain : il a fallu pour les conserver et pour les exploiter des personnes convaincues d'y trouver des richesses « impreciables » - au prix d'un effort certain.

Il faut alors distinguer entre les littératures. La littérature dite « philosophique » (littérature d'idées) a ses gardiens du temple, ce sont les philosophes. La littérature historique (littérature de faits) a les siens, les historiens. Le problème avec la littérature d'imagination, c'est que son potentiel divertissant sert de prétexte à bavardage pour des professionnels du

divertissement - journalistes, intellectuels médiatiques, etc. - soit incapables, soit non désireux d'en extraire une quelconque moëlle. Du côté universitaire, ce n'est guère mieux. En France, les études littéraires se sont laissées prendre au piège dans lequel Victor Cousin les a enfermées en faisant de la philosophie la vraie religion et de la littérature au mieux une rhétorique propre à servir telle ou telle idéologie – à l'image de la caricature des sophistes que fait Platon dans ses dialogues.

La littérature ne peut donc rien par elle-même. Son pouvoir vient tout entier des institutions qui savent la conserver et des passeurs qui s'appliquent à transmettre l'art d'en extraire la moëlle - qu'ils soient professionnels comme les professeurs ou de simples pères ou mères de famille convaincus que des enfants grandis dans un monde sans Bible, sans Homère, Platon, Rabelais, Pascal et Balzac, aura perdu toute intelligibilité. Retrouvons nos manches !

Alain Lanavère

Que peut (encore) la littérature au XXI^e siècle ?

Qui parmi vous n'a pas, influencé ou non pas les médias qui sont friands de tels scénarios, imaginé au moins une fois que, concurrencée triomphalement par l'image (photographie, cinéma, télévision, publicité, ordinateur avec internet, smartphone, GPS, etc.), le support de l'écriture, à savoir le livre (et avec lui le journal) allait disparaître ? Avec la mort du livre, ce serait donc aussi la littérature qui disparaîtrait. Au XXI^e siècle, la malheureuse littérature ne pourrait donc pas grand-chose, presque rien (nous distraire un instant), voire ne pourrait rien du tout.

Je vous laisse le soin de consulter des sociologues pour mesurer, dans toutes les couches de la population française, le recul des pratiques de lecture, et, précisément, le discrédit auprès de presque tous où est tenue la littérature *stricto sensu* : le théâtre est bien moins fréquenté que le cinéma, la poésie n'a plus de lecteurs, le roman littéraire est supplanté par le roman policier, le roman érotique, la bande dessinée, la biographie romancée, le roman industriel (Marc Lévy, Guillaume Musso). Les vieilles littératures grecques et latines n'ont plus leur place dans une école où plus personne ne fait de latin ni de grec, l'histoire de la littérature n'est plus enseignée en tant que telle ; les programmes scolaires excluent les trop gros livres, que nul ne veut ou ne peut prendre le temps de lire ; et, pour l'immense majorité des parents d'élèves, il vaut mieux que leur enfant soit bon en maths et en anglais, et qu'il fasse du sport, plutôt qu'il se passionne à approfondir la signification du *Grand Meaulnes*, des *Fleurs du Mal* ou de *La Nouvelle Héloïse*.

Pourtant, l'acharnement des totalitarismes (et j'y compte le totalitarisme démocratique, qui est le vrai nom de la bienpensance actuelle) à interdire, à censurer, à brûler les livres, à poursuivre, à enfermer et au besoin à tuer les écrivains, devrait nous être le signe que la littérature, même aujourd'hui ou demain, conserve quelque pouvoir, et au moins celui de déplaire aux pouvoirs établis.

D'où mon plan :

1°) Lire de la littérature, en tant qu'il s'agit d'une expérience esthétique, reste un acte foncièrement désintéressé. Inutile, gratuit, et généreux, il m'oblige à découvrir et aimer l'altérité de l'auteur, et à sortir de moi pour entrer dans le monde que constitue le livre et par mon jugement de goût m'élever à l'universalité. Dans notre société utilitariste et individualiste, la lecture de la littérature témoigne que nous avons d'autres valeurs que le CAC 40 et notre cher petit « moi ».

2°) Pour lire un beau livre, il faut du temps, beaucoup de temps parfois si le livre est gros, et toujours quand on veut le relire. Comme la musique, mais mieux qu'elle (aucune symphonie ne dure aussi longtemps que *La Comédie Humaine*), la littérature est une expérience du temps, notre lecture épousant forcément le tempo du livre et nous imposant d'aller vite ou lentement, de pressentir la suite ou de nous remémorer les premières pages, et, dans le cas du roman, du théâtre et de l'autobiographie, de partager fictivement le temps du personnage. Expérience utile dans une société de l'instant, de l'urgence, de l'impatience.

3°) Nous aimons que des livres, exotiques, anachroniques, utopiques, excentriques (et quel livre original ne l'est pas ?), nous proposent du monde réel des aperçus imprévus. Ainsi notre « bel aujourd'hui » peut être comparé à autre chose, fût-ce à ses dépens. Je lis *l'Iliade* et en déduit un jugement, à savoir qu'alors, au temps d'Homère, la guerre était moins laide, sotté, barbare que de nos jours...

4°) La belle littérature se prolonge indéfiniment dans notre imaginaire, à tel point que le lecteur croit « réels » des mondes pourtant invraisemblables. L'image, elle, a un moindre pouvoir évocateur car, même si elle peut faire rêver, elle se définit par ses lignes et ses couleurs ; la littérature, comme sans doute la musique, offre à mon imaginaire un espace illimité. À ce titre, elle m'offre, presque par définition même, l'occasion de m'évader de ma (souvent triste et toujours pauvre) contingence.

Déjà en 1953, Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451* (et François Truffaut dix ans après dans le film qu'il avait tiré du roman) prouvait que, dans un monde moderne totalitaire, la littérature, elle seule, nourrissait la liberté des derniers hommes libres, lesquels à ce titre étaient persécutés. Ma liberté me fait une obligation de lire, de continuer à lire de la littérature.